

Ainsi j'en arrive à mon intuition, il n'est pas suffisant à mon approche de prétendre que nous souffrons d'une absence de nature, synonyme sur le plan du réel, d'un déficit chronique à ce sujet, faisant, plus encore à partir de nous seuls, qu'il nous est impossible de faire aussi vraies nos initiatives toutes confondues, que la réalité y parvient à partir de celles qu'elle entreprend, formulé autrement, nous ne disposons plus en nous de nature, mais comment l'avons-nous perdue.

À ce propos, je vais relater une anecdote, qui paraîtra stupide à ces quelques-uns qui me contestent. Il y a bien longtemps mon père décida d'augmenter notre cheptel de poulets, avant cette démarche nous en possédions une douzaine, provenant tous d'une ferme, où ils adoptèrent pour habitudes de chercher durant tout le jour leur nourriture, aux alentours de cette même exploitation ; l'agricultrice qui s'en occupa avant que nous les achetions, comme elle nous le précisa, ne consentit, chaque matin, qu'à leur fournir en guise d'alimentation, ce nécessaire leur délivrant les forces voulues, pour parvenir, ragaillardis de la sorte, à quérir par eux-mêmes ce qui réussirait à satisfaire leur appétit.

Seulement les poulets à venir provinrent d'un élevage, où en ces lieux, enfermés au sein d'un espace limité, pour ne pas bénéficier du territoire voulu, pour trouver de ci de là de quoi se sustenter, remplacèrent leur acharnement à fouiller, dans cette même perspective, chaque lieu potentiel à leur disposition, en une forme d'attente, car à un moment donné, à leurs perceptions, cette pitance voulue leur serait fournie, ce qui fit que ceux-là, à présent chez nous, reproduire ce comportement et se contentèrent de patienter à notre barrière qu'on vienne subvenir à leurs besoins.

Mais plus encore, voire surtout, on nous conseilla de leur proposer, en guise de consommation, des granulés de conception humaine, si bien que lorsque je leur donnais du maïs, ils restaient dubitatifs, paraissant se demander quoi faire de ces victuailles-là, résumé : ces poulets-là n'en étaient plus.

Plus encore, ces parades alimentaires qu'on leur infligea entamèrent à ce point leur instinct, qu'à séjourner comme ils le firent à notre barrière sans ja-

mais s'en éloigner, ils subirent ces aléas météorologiques qui les firent tomber malades, se refusant à quitter cette même position, pour être à leur entendement synonyme de repas assuré, s'y refusant d'autant plus que la moindre distance adoptée correspondait à une place abandonnée à la concurrence.

Bien sûr, certains me feront remarquer qu'il aurait été plus pertinent de les nourrir à un autre endroit que celui-là, c'est évidemment ce que nous fîmes, mais cela ne changea rien à leurs manières, pour se focaliser sur ce premier contact avec eux et débutant à cette fameuse barrière, leur assurant que sous une certaine forme leur alimentation commençait déjà à cette limite, jamais ils ne consentirent malgré nos efforts à s'en éloigner.

Ces mêmes poulets, si je les avais lâchés dans la nature, auraient péri avant même d'être dévorés, par je ne sais quels prédateurs, pour ne plus être à la hauteur de ce réel correspondant à leur nature d'origine et dans leur cas, comme dans le nôtre, perdue.